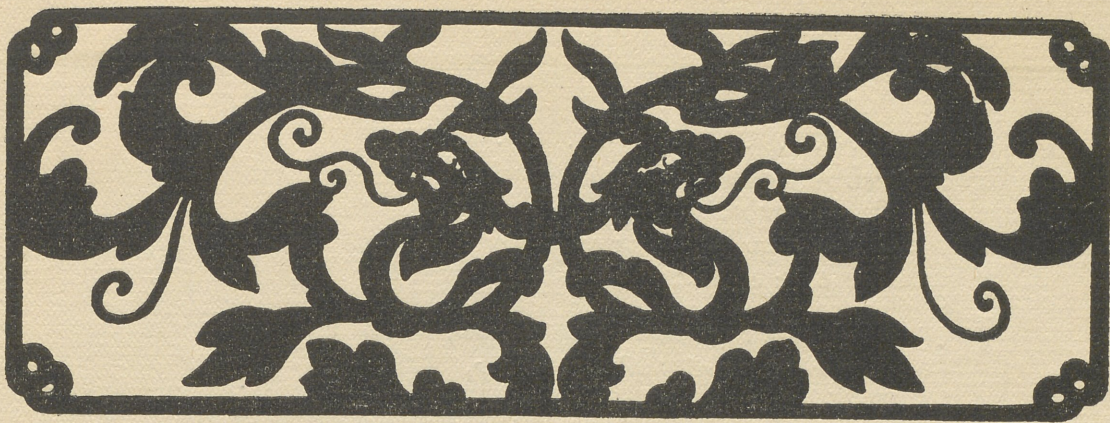




CHRONIQUE LITTÉRAIRE & ARTISTIQUE

Bibliographie Indochinoise de 1914 à 1923.

II. — POÉSIE (*suite et fin*).

 EPUIS *La Tristesse du Soleil*, M^{me} Jeanne Leuba a publié dans diverses revues (*Revue Indochinoise*, *Moniteur d'Indochine*, etc...) de nombreuses poésies très personnelles et harmonieuses dont l'inspiration et la facture sont identiques à celles des pièces de son recueil initial. J'ai, d'autre part, donné d'elle plusieurs poèmes inédits, à la fin de l'étude que j'ai consacrée à son œuvre dans la *Revue Indochinoise* (1917-18). Citerai-je *Le Retour*, *Soir Cambodgien*, *La Double Ame*, *La Congaï*, *Le Stigmate*, *La clarine*, *Prière*, *Femme au jardin*, *Pour une chouette de porcelaine*, *O vous tous...*, *En moi*, *Soir d'Automne*, *Epitaphe*, *Adjuration*, *Posthume*, *Deux paysages sur des vases?*... Écoutez ces petits quatrains octosyllabiques, au charmant symbole et à la si délicieuse mélancolie :

*Elle est tombée, un soir, du cou
De quelque bête nonchalante,
Et mon pied, dans le gazon roux,
A réveillé sa voix dolente.*

*C'est une cloche de bambou,
Avec deux lourds battants rustiques,
Qu'un gueux tailla sur son genou
Suivant quelque modèle antique.*

*.....
Pendue aux colliers de rotin,
Elle est l'âme de notre brousse,
Quand les troupeaux sont en chemin
Devant l'enfant nu qui les pousse.*

...
*Où, ce n'est qu'une humble clarine
 Où la bave des buffles gris
 Et les jours de là-bas ont mis
 Une terne et laide patine.*

*Mais mon cœur nostalgique et las,
 Mon cœur enivré, tendre et triste,
 De femme et peut-être d'artiste,
 Doublement se retrouve là ;*

*Car il tinte à peine aussi doux,
 Parmi les âmes de génie
 Et sous la cendre de sa vie
 Qu'une clarine de bambou.*

La Muse de M^{me} J. Leuba n'a pas toujours cette languide douceur, cette nostalgie flottante ; souvent, et sans effort, elle se hausse à des chants pleins de force et d'éclat, d'un large souffle romantique, d'une richesse toute parnassienne. Tels ces vers sur le Cap Saint-Jacques :

*L'ombre des badamiers tombe en large guipure
 Sur la route de lune où mon pas s'assourdit ;
 Une paix blanche glisse au cœur de la nuit pure
 Comme l'eau d'une vasque en un parc endormi...*

...
*La brise, sur le ciel, berce un aviso blanc ;
 Vers le large un feu vert darde son émeraude,
 Et le désir d'aimer, langoureux et troublant,
 Est comme un beau ruffian trop parfumé, qui rôde...*

...
*Flamboie, ô Cap ! Tu tiens, comme un dieu sur sa paume,
 Le symbole du Monde en ses trois éléments :
 Voici l'Amour, voici la Mort, voici la Vie ;
 La chair s'embrase, et l'âme appelle, et le cœur crie,
 Et le rêve éternel ruisselle comme un baume
 Du regard de ton ciel sur nos humbles tourments...*

Posthume est une pièce admirable mais elle n'a rien d'indochinois. Fidèle à l'inflexible règle que nous nous sommes tracée, aux *Pages*, je me bornerai donc, à mon très vif regret, à n'en citer que le titre.

M^{me} J. Leuba nous avait annoncé, il y a sept ans, son intention de réunir ses nouvelles poésies indochinoises sous ce joli titre qui est, en même temps, un bel hexamètre : *Poèmes de l'Absence et de la Solitude*. Quand donc, sur ce point, comblera-t-elle les vœux de tous les fervents de la littérature indochinoise, admirateurs de son remarquable talent ?

A l'adresse d'Henry Daguerches dont les *Pages* ont publié dernièrement la splendide *Répuñiation*, je renouvellerai le reproche que lui fit, amicalement, M. Henri Gourdon, en 1912, au cours de sa conférence sur les *Poètes Français d'Indochine* : l'auteur du *Chemin de Patipata* n'est guère prodigue de ses poèmes. C'est même avec une rare parcimonie qu'il laisse choir depuis quelque temps, artiste

lointain, ces incomparables joyaux, de sa plume précieuse. Je n'ai guère à mentionner de lui, depuis 1914, que le *Bonze d'Angkor* et *La légende du Fai-Tsi-Loung* (d'après Claude Farrère). Qu'il me soit permis de citer ici ce dernier poème dont l'idée maîtresse ne le cède en rien à la pureté et à la beauté formelles :

*Il ne sortira plus du Fai-tsi-Loung brumeux,
Hors de la citadelle aux couloirs d'eau profonde,
Il ne reverra plus sa jonque vagabonde,
Cabrant vers la mousson son avant écumeux.*

*Le Ciel a châtié l'insensé dont la flèche
Atteignit Tchong-Hoa, la divine, la sœur
Des jades purs, l'enfant dont la douce splendeur
Était comme un lotus sur un bassin d'eau fraîche,*

*Celle qui navigait dans le matin perlé,
Riant, sous les reflets de sa voile écarlate,
A la mer chatoyant comme une riche natte,
Au fin soleil jouant sur ses pieds ciselés.*

*Il ne sortira plus du chenal que surplombé
Le rocher sans oiseaux, inexorable et nu,
Il dérive aux remous du courant inconnu,
Sans que le flot élément s'ouvre comme une tombe.*

*Un supplice qui passe en horreur les enfers
Et les douze couteaux et les mille tenailles,
Jugule son gosier, lacère ses entrailles,
Et craquèle ses os et calcine ses chairs.*

*Son sang, comme une boue âcre et rêche, se fige ;
Sa langue dans sa bouche est comme un scorpion,
Et sa tête chavire et roule au tourbillon
Sans issue et sans fond et sans fin
..... O Prodige !*

*Sérénité, blancheur, lunaire vision !
O souffle évaporant la sueur d'agonie !
L'homme sent tout-à-coup la clémence infinie
Concéder sa mystérieuse effusion.*

*Car la vierge au grand cœur, l'amoureuse, la femme
Choyant la place où la blessa la trahison,
Des sucres coagulés en noirceurs de poison
A composé pour lui le merveilleux dictame.*

*Et le profanateur, le fou, le torturé,
Serrant le pot d'ivoire où l'opium abonde,
Reprend, extasié, son éternelle ronde,
Dans le palais brumeux où les dieux l'ont muré.*

Sous le pseudonyme de *Martenêt*, M. Henri Christ a donné récemment, à la *Revue Indochinoise* (n° de mars-avril 1923), ses *Gongs et Cloches*, poèmes dont quelques uns, signés Henri Bongard, avaient paru, en 1913, dans les *Pages*.

Pas mal encore d'inexpérience, parfois même de naïveté dans ces poésies d'un débutant à qui la perfide et malicieuse réminiscence se plaît trop fréquemment à jouer de vilains tours. Mais on y trouve aussi, par contre, la preuve d'un sens lyrique très net, et le désir évident d'affirmer un tempérament personnel, original, en formules neuves. Que M. Christ continue à s'efforcer vers l'expression directe, et je suis convaincu que la chrysalide devenue papillon nous charmera par le déroulement des plus chatoyantes couleurs. Je citerai, parmi les meilleures pièces, *Suppliante* où l'auteur nous montre la rizière qui s'endort, comme une vaste mer, « au large des maisons de pierre », *Congaï*, *Apaisement*, *Village*, *Petit-Lac*, *Réveil d'Ames*, *Nuit Perfide*, *Matin*...

Les jolis vers ne manquent pas :

Une boule d'humains, là-bas, sur la jetée...
Aux lorgnettes, on voit grandir les désespoirs...
Des bras, signaux dolents, agitent des mouchoirs :
Oiseaux et papillons de blancheur tourmentée...
 (Le Départ)

.....
Sur fond rouge, l'autel, fleuri de tubéreuse,
Luit, dans l'ombre légère, aux lueurs des veilleuses...
 (Autel familial)

.....
Sous un ciel colonneux, les eaux semblent d'étain.
 (Torpeur)

.....
Le firmament est doux et blond comme le thé...
 (Réveil d'Ames)

.....

Voici *Matin cochinchinois*, agréable pastel aux teintes douces :

Par la plaine un troupeau de noirs buffles paissant...
Mol et vermeil, le jour voluptueux m'enchantant...
Baignant mon front, la brise humide et tiède chantant...
Le chemin rouge fuit en arroyo de sang...

Des femmes, le chignon couvert de claire soie,
Pieds-nus, vont au marché dans l'air pur du matin ;
Là-bas, glisse un sampan sur le fleuve argentin...
La jeunesse des riz partout tremble et verdoie...

Les marais, au soleil, semblent des lacs d'argent ;
Sous les bananiers bruit un village aux toits fauves ;
L'ombre allonge sur la terre des tapis mauves
Et la pagode est reine en ce décor changeant.

Le champ des vieux tombeaux sommeille, douceur grise...
La verdure géante est sonore d'oiseaux,
Et la lumière d'or magiquement irise
L'éclatant paysage estompé de roseaux,
Où tout sourit, même les ombres, douceur grise...

M. P. Munier, auteur des *Lettres de Luscius* et dont paraîtra prochainement en France le *Gaudius et Kholéas*, publié ces temps derniers, chapitre après chapitre, dans *France-Indochine*, a rimé *Rayon-de-Soleil*, amusante et, parfois, émouvante biographie d'un jeune Annamite. Au service d'un Européen, dans la grande ville, le bécon, souvent en proie à la nostalgie, revoit, en rêve, son village natal,

Marécage et Montagne où, là-haut, tout là-haut,
Sur une aride, sèche et pierreuse colline,
Le "signal" immobile érige sa ruine,
Marécage et Montagne où le vent qui domine,
Courbe là-bas, là-bas, les souples filaoes...

Je l'aime, ô mon pays, mieux que la grande ville,
Où les maisons et les habits sont pourtant beaux,
Où s'allument, le soir, de magiques flambeaux,
Où les riches se font de somptueux tombeaux,
Mais où Pitié, Douceur ne sont que mots stériles!

O maison de mon père, obscure et si petite,
Que cachent les bambous au feuillage léger,
Marché bruyant; pigeons qu'on voit se rengorger;
O mer, avec ton vent, ton soleil, tes dangers;
O Montagne isolée; Embouchure interdite!...

O presqu'île allongée au milieu des flots roux,
Lourdes jonques de pêche aux grandes voiles brunes;
Embouchure d'Annam où se lève la lune;
Pagodons familiers; poissonneuses lagunes...
. . . Que vous revoir me serait doux!

L'Occidental, patron de *Rayon de Soleil*, a une concubine indigène. Et voici la présentation de *La Congai*:

Son petit corps, flexible et mince, est nonchalant,
Et ne se meut, comme à regret, qu'en gestes lents.
Sous ses pieds fins, quand ils trottinent sur les dalles,
Chante, en claquements clairs, le clic-clac des sandales.
Délivrés, ses cheveux pendent jusqu'aux talons
Ou figurent, tordus, un serpent noir et long
Auréolant la tête en un fourreau de soie;
Vers le soir seulement le serpent se déploie...
Le cou frêle, incliné, semble plier eneor
Sous le poids d'un collier de six cents perles d'or;
Huit bracelets d'or mou sur le poignet s'étagent,
Gaine jaune d'où la main longue se dégage,
Étroite et fine et de bijoux chargée aussi...

.
Ainsi passe le temps: crier, bavarder, rire,
Tenir cent propos vains et cent fois les redire,
Boire le thé, mâcher la chique de bétel,
Et puis, le soir venu, trouver tout naturel
De donner les pieds fins, la taille fléchissante,

*Les longs cheveux, les mains aux caresses savantes,
Et tout le petit corps flexible et nonchalant,
— Qui, même pour l'amour, se meut en gestes lents —
Au blême Occidental qu'un rien irrite ou navre,
Et qui toujours promène une odeur de cadavre!*

Mais *Rayon-de-soleil* n'est pas loin... et ce qui doit arriver arrive un jour.
C'est « la revanche de la race sur la race », comme eût dit le regretté Chevallier :

*Or, la femme, parfois, quand le Maître est absent,
L'appelle sans motif, lui, Rayon, dans la chambre,
Pose sur ses cheveux sa main fine au teint d'ambre,
Lui parle avec douceur ou le frôle en passant...*

*Il est venu, d'abord, timide, obéissant,
Mais il sent aujourd'hui courir par tous ses membres,
Par son visage en feu, par son corps qui se cambre,
Un trouble insurmontable, étrange et grandissant.*

*Il devine les seins sous la robe brochée...
Et la congai qui s'est négligemment couchée,
Juge son charme enfin doucement triomphal;*

*Mieux qu'un mot, son regard invite, ordonne, exige...
Et Rayon-de-soleil, qu'emporte un grand vertige,
Grimpe apprendre l'amour dans le lit patrimonial!*

De M. P. Munier je citerai encore ces vers de *Nocturne*, inspirés par
« l'Idole Noire » et dont me plaisent le joli flou, le négligé voulu adéquats au sujet :

*Maintenant, laisse-moi, laisse venir l'extase
Qui précède un moment le sommeil absolu...
Quand j'ai fumé, je vois et j'entends mieux... Ce vase...
En bleu de Chine est un peu trop lourd sur sa base...
Ce dragon, qui poursuit un astre chevelu,
Est d'un rouge un peu dur... Laisse venir l'extase!
Le sommeil va venir, je le sais...
Là, tout près, tout blanc... il me touche...
Il pose sur ma bouche
Son doigt frais...*

M. Ch. Guibier a publié dans le *Bulletin des Amis du Vieux Hué* et dans
la *Revue Indochinoise* (voir notamment *Revue* de mai-juin 1920 et de janvier-février
1923) divers poèmes d'inspiration locale, tels que *Extrême-Orient*, *La Goutte de rosée*,
Le Ban-Lan, *La Rizière*, *Hué*, *Tombeaux*...

Je regrette de ne pouvoir citer ici, faute de place, les jolis tercets de *O la
goutte de rosée dans la fleur de lotus*, titre tiré du rituel bouddhique, formule qui,
répétée, rapproche progressivement du Ciel le récitant. Me plaisent encore particu-
lièrement ces vers de *La Rizière* :

*La rizière inondée, au matin radieux,
Offre un calme miroir où frémissent les cieux
Sous la caresse de la brise...
Le blanc nuage y fond sa neige dans l'azur.
L'eau subtile y sourit à la jeune verdure
Qui point le miroir et le brise.*

.
La rizière inondée est pareille à mon âme,
Tour à tour accueillant le sourire et les pleurs,
L'ombre froide et l'ardente flamme,
Miroir qui réfléchit la vie au gré de l'heure,
Triste ou joyeuse, avec des vols clairs, des élan,
Et des calmes profonds et lents...

M. Ch. Patris a composé, l'an dernier, sur la fête offerte à son peuple par Sa Majesté Khai-Dinh, le 10 septembre 1922 (à l'occasion de son retour de France) un poème édité à l'imprimerie Dac-Lap (Hué), où je cueille, au hasard, les beaux vers suivants :

Elles agenouillaient leur beauté devant vous,
Toutes jeunes, le corps vêtu de broderies,
Et la danse tendait leurs seins fermes et doux,
Et leur front balançait des lanternes fleuries !

Cependant que le fleuve, en immense verger,
S'épanouit sous les fruits d'or de barques lentes !

Mais je lisais ce vers, tant immatériel,
Stylisant votre gloire au cadre d'un triptyque :
« Le Soleil est rentré dans le Centre du Ciel ! »
En caractères d'or, aux tympan d'un portique...

Le regretté P. J. Toulet dont le nom, aujourd'hui célèbre, brille d'un pur éclat dans les lettres françaises, est mort le 6 septembre 1920. Il appartenait à l'école des poètes fantaisistes. Ecoutez cette note-impression suggérée à sa Muse par la contemplation d'une ville d'Indochine :

Pourquoi, dis-je, ville aux eaux lentes,
Tant de messieurs en blanc
Ont-ils neigé du ciel tremblant
Sur tes berges sanglantes ?..

Ceci encore :

Les cases aux fraîches varangues
Baillent le long des quais ;
Dans les branches d'un noir bosquet,
Etincellent les mangues...

Et seul où l'œil se récréa
Brillant au toit d'un bouge,
Le violet, dans tout ce rouge,
D'un bougainvillea !

M^{me} Mary-Gerny-Marchal, auteur des *Rimes khmères*, a publié dans la *Revue Indochinoise* (juillet-août 1920) une série de poèmes (*Soir de Brousse*, *Au loin*, *Les Survivants*) qui sont dignes en tous points de ses précédentes œuvres. J'aime ces vers suggestifs et pittoresques :

*Une religieuse attente
Plane sur le jour moribond ;
A peine une lueur sanglante
Limite encore l'horizon.*

*Les bambous doucement frissonnent ;
Un chant s'élève et puis s'éteint ;
Les clarines des bœufs résonnent ;
Une charrette passe et geint...*

.

Ceux-ci encore, si heureusement descriptifs :

*La nature jamais ne se fit mieux complice
L'accueillante forêt où la brise se glisse
Offre son ombre et ses oiseaux ;
Limpide, en s'enfuyant, susurre la rivière...
Un sampan suit, léger, la rive familière...
Le sable brille sous ses eaux.*

*Les femmes, plaisamment, jasant au seuil des cases ;
Dans la verdure, où court leur bande aux têtes rases,
Fusent les rires des enfants ;
La voix des bonzes monte avec monotonie,
Egrenant dans le soir toute une litanie,
En l'honneur des dieux indulgents...*

Toujours dans la *Revue Indochinoise* (n° de septembre-octobre 1922) E. Pujarniscle dont j'ai déjà signalé les remarquables sonnets groupés sous ce titre : *De la Terre Latine au Pays du Dragon*, a publié encore *La Météisse*, poème de longue haleine et de grand style dont je détache les jolis vers que voici :

*C'est le Tonkin avec ses radieux hivers,
Ses villages cachant, au fond de bosquets verts
Que le nopal hérisse et le lilas embaume,
Leurs murs bas en torchis coiffés de toits de chaume,
Leurs fertiles étangs, leurs pagodons cornus
Sur le parvis desquels courent des enfants nus...*

.
.

*Et les voilà partis tous deux, étrange couple,
Lui de son pas pesant, elle de son pas souple,
Côte-à-côte, le long des étangs violets,
Elle rêvant souliers, colliers d'or, bracelets,*

*Robes de soie, et lui pris d'un vague vertige,
Le soleil, lourd lotus à l'invisible tige,
S'effeuillait sur les eaux. Un gong vibrait au loin...*

.

Et s'avère aussi poète indochinois, capable de tirer, à l'occasion, des sons harmonieux de sa lyre, Roland Meyer, dit *Komlah*, biographe passionné de la petite danseuse cambodgienne *Saramani*, dans *Ma Vocation*, sonnet-préface gravé au frontispice de son remarquable roman et que je crois utile de reproduire ici :

*Enfant des durs frimas, fils des nuits boréales,
J'ai rêvé des pays du soleil éternel
Et mon cœur évoqua, loin du toit paternel,
L'essor harmonieux des palmes tropicales !*

*Attentif aux échos d'étranges élégies,
J'ai voulu le rivage où le Mékong s'endort
Et des temples d'argent et des pagodes d'or....
Mirage inspirateur d'antiques nostalgies !*

*Alors les noirs sanglots de l'exil ont fait trêve
Et mon cœur assouvi s'est penché sur son rêve
Comme sur son trésor l'époux prédestiné.*

*Et c'est de ce pays que je parle avec flamme,
De ce royaume khmer où naquit en mon âme
L'instinct d'avoir vécu même avant d'être né !*

Je sais, de Joseph Delteil, à qui l'Extrême-Orient, mais plus particulièrement le Céleste Empire inspira des pages pittoresques et des vers artistement ciselés, je sais, dis-je, de lui, tel *Rêve Oriental* dont je m'en voudrais de vous céler plus longtemps la caressante musique et le somptueux coloris :

*Je rêve avec ferveur aux soleils bourdonnants,
Aux rutilantes fleurs, aux pourpres magnifiques,
Aux clartés, aux parfums infinis et magiques
Qui, sous les cieus lointains, peuplent les Orient.*

*Mon cœur gémit ici, sous les arbres tremblants,
Au fond des bois songeurs, profonds et nostalgiques,
Dans les nuages clairs et les azurs éliques,
Le long des jours, le long des jours tristes et lents...*

*Je songe à la lumière, à la joie, à l'extase
Qui coulent de l'Asie ainsi que d'un beau vase
Et s'épandent dans l'homme en nappes de douceur,*

*Et lentement, parmi la nature brutale,
Je sens le rêve d'or, romantique sculpteur,
Ciseler dans mon cœur une âme orientale.*

Je terminerai cette revue des œuvres poétiques parues au cours des dix dernières années en vous donnant *Concert Nocturne*, sonnet de René Rosa qui, publié par un journal de Saïgon, a été reproduit, il y a quelques mois, par un de nos confrères locaux. Ce sonnet, absolument parfait, est à situer, pour l'extrême richesse des rimes, tout à côté de la précieuse *Tapisserie* de M. F. Haranger qui a paru dans le n° 2 des *Pages*:

*La nuit donne un concert dans mon parc de chartreux ∩...
Les bambous chevelus où flambe l'étincelle
Des lucioles d'or font un bruit de crécelle
Lorsque leurs frêles troncs grincent, choqués entre eux ∩.*

*Les banyans sacrés, aux contours ténébreux,
Où l'ombre, en un clin d'œil, s'accroît et s'amoncelle,
Frémissent, langoureux comme un violoncelle,
Quand la brise surprend leurs longs rameaux fibreux.*

*Les géants cocotiers, penchés sur le rivage
Augmentent la rumeur furieuse et sauvage
Des cascades d'écume où gronde le flot khmer,*

*Et les verts filaos, accueillant une ondine,
Entre deux clairs de lune, imitent, en sourdine,
La voix tumultueuse et grave de la mer !*

Prose et vers, la production littéraire de 1914 à 1923 a été telle qu'une simple étude à vol d'oiseau dont la sobriété confinait parfois à une sèche énumération a nécessité trois longues chroniques dans les *Pages*. En m'excusant de leur longueur, inévitable pourtant, je crois devoir marquer ici que, cette période inventoriée, il sera aisé désormais de suivre et d'analyser, au jour le jour, avec tous commentaires et citations qu'elles pourront comporter, les œuvres littéraires de ce pays.

René CRAYSSAC.

